

## CINÉMA LE PRIX CULTUREL

## «Pas l'âme d'un banquier...»

**MARTIGNY-CROIX** Le réalisateur et producteur de cinéma valaisan Pierre-André Thiébaud a vu l'ensemble de son œuvre consacré par le prix culturel 2017 de l'Etat du Valais. L'occasion est bonne pour présenter au public valaisan le regard et le parcours d'un artiste fécond dont l'œuvre compte non moins de 10 documentaires réalisés et plus de 70 longs et courts métrages produits.

«Je ne fais aucunement un cinéma militant.»



PIERRE-ANDRÉ THIÉBAUD  
RÉALISATEUR

#### A quand remonte votre engouement pour le cinéma ?

«Quand j'étudiais au collège, déjà très attiré par le cinéma, il y avait un cours à option sur le sujet. Puis j'avais aussi un professeur de philo, très cinéphile, qui m'a introduit à l'analyse cinématographique, ce qui a encouragé encore mon intérêt. Je me souviens par ailleurs d'un film qui a été pour moi un déclic, c'était «Sunset Boulevard» de Billy Wilder, un film qui m'a appris que le cinéma est un art très exigeant.»

#### Comment avez-vous ensuite décidé d'exploiter cette passion ?

«Je ne me sentais pas l'âme de devenir banquier, même si j'avais suivi la voie socio-économique. Je suis donc allé à Bruxelles pour y étudier le cinéma, formation que j'ai finalement abandonnée après deux ans.

Quand je suis revenu en Suisse dans les années 80, le cinéma suisse flambait et j'ai décidé de laisser de côté mon travail de cinéaste. J'ai fait une formation d'éducateur spécialisé à Genève, à



Pierre-André Thiébaud, réalisateur et producteur de cinéma valaisan a reçu le prix culturel de l'Etat du Valais 2017, des mains de la conseillère d'Etat, Esther Waeber-Kalbermatten. HÉLOÏSE MARET

l'Institut d'étude sociale et j'ai ensuite développé le Centre contact de Sion, un lieu à vocation psychosociale et contre-culturelle. Mais j'ai voulu revenir ensuite vers le cinéma et j'ai alors cofondé en 1986 avec Pierre-Alain Meier et Mathias Kälin la société Amidon Paterson, productrice de fictions et de documentaires. En parallèle j'ai bien sûr commencé à réaliser mes propres documentaires.»

#### Vos films documentaires semblent très axés sur la question sociale. Le cinéma est-il pour vous une façon de produire un discours critique ?

«Je ne fais aucunement un cinéma militant, avec une ligne politique définie. D'ailleurs mon rapport à la politique est très détaché de l'emprise des partis. J'ai, c'est vrai, une sensibilité de gauche, et même s'il m'est arrivé de m'engager politiquement, je ne supporte pas l'obédience envers un parti et préfère garder mon esprit critique libre.

#### On croit savoir que votre documentaire sur l'usine Alusuisse a fait des vagues... ?

Mon premier documentaire donnait la parole à trois générations d'ouvriers de l'usine Alusuisse de Chippis. Il montrait le regard différent des ouvriers selon leur génération, mais aussi rappelait quelques faits gênants pour l'entreprise, comme la visite des nazis pendant la Deuxième Guerre mondiale, la vente de matériel de guerre à l'Irak, ou encore les insurrections ouvrières fréquentes pour obtenir plus de justice sociale. Alusuisse a d'ailleurs préféré censurer le documentaire... Quant à «Sapinhaut, une bouffée d'air folk», de la même façon, je voulais rappeler que le Valais, à son échelle bien sûr, a connu dans les années 70 des individus contestataires qui luttèrent contre la morale conservatrice bourgeoise et voulaient construire un autre monde.

Je crois que si l'artiste ne doit pas être un militant politique, il

doit pourtant incarner un contre-pouvoir et éclairer la société en dénonçant et refusant la violence réelle et symbolique où qu'elle se trouve. Pour répondre à la question, je ne crois pas faire volontairement de la critique sociale, mais j'essaie de filmer une réalité complexe qui est en elle-même critique, en partant toujours d'épisodes de l'histoire très précis avec lesquels j'ai bien sûr un rapport personnel.»

#### Avez-vous des projets en cours ?

«Oui, je suis en train de travailler sur un documentaire qui traite de la question très actuelle des migrants. Mais, étant donné le nombre de productions qui se font sur la question, j'ai décidé d'aborder le problème sous un autre angle, celui des gens qui donnent de leur temps pour aider ces personnes en situation délicate. Je travaille notamment avec 4 étudiantes en master en droit de l'enfant de l'Université de Genève.»

ARNAUD GLASSEY